

Robert Davreu

Gerces  
pour  
un mur d'Antioche

*pour Françoise*

*There is no life higher than the grasstops  
Or the hearts of sheep, and the wind  
Pours by like destiny, bending  
Everything in one direction.*

Sylvia PLATH.

L'élément là  
                    fait souche  
sous le vernis cloqué des balises  
vertes  
            les mots en visière  
les mots râclent le dos l'endroit  
bleu qu'ils nomment  
                                    lorsque la charrue passe  
de profil  
            en mal de sucs  
                                    marie la boue  
au fer  
            fait jour  
au plus mortel...

La main amenuise son vol  
entre écorce et aubier chancelle avec l'aplomb  
d'un murmure  
                            accuse les lignes grisailant  
de son pli  
            assez loin  
le chemin devine sa perte s'arrête  
                                    au mur et  
berce le migrateur  
                            innocent...

Comme d'épineux automates s'entourent  
d'un nuage d'huile  
des oiseaux noirs colmatent  
le mur  
que le vent de leurs lamentations n'appelle pas  
dieu  
les visages cuits roulent  
au-delà des images aux bords  
éteints  
dans le trou...

L'abondance effraie comme la mort elle  
ne ponctue pas  
au ras de signes  
le grincement mineur  
des ronces  
ne remonte aucun  
site...

Notre content de matières  
sèches  
présagent à vue  
d'ongles nos genèses coquilles  
mime fertile  
du cerne de nos plaies  
fixes et c'est  
en nous  
ainsi tendu que la fugue brise  
un seul os  
qui blanchira l'angle muet...

Au peuple des icônes quarante  
fois une  
chambrait le cristal  
le corps était  
cette chandelle franche  
girant  
dans la voix de l'absent

Du toit  
dissoudre l'équerre et le  
cal  
d'un dit de sureau sure —  
ment ourdi le  
cul  
enchemisé de père le  
dire mur  
le dire sourdre las de la  
cire  
et sourd

A pigeon mort  
 Ta main  
 Y fit plus d'un  
 Détour nombré mais  
 Vain  
     Vieille ronde à demi  
 Dans l'oubli nouée des triceps  
 Et de la tétanie  
                     La bouche  
 S'équarrit en rage similaire  
 D'un coup  
                     avec des cernes de sirops lunaires  
 Et beaucoup de saloperies lyriques  
   cette rouilleuse se  
  
 Farde aboie ment aux  
 Messes latérales lie la  
 Fente à la hargne des lettres cariées  
 De quelque esprit violet  
                                     Il s'en faut  
 D'une tache de plomb  
                                     D'une révérence  
  
 Tirée en  
 Vêtements de pie un jonc  
 Dans une main.

La muse cloque au pied du mur  
Le criquet bouteille se taille  
Une éthique un brin  
De monologue à rythme  
De l'autre côté.

Le premier accroc ne coûte qu'un brin  
d'herbe étroite et d'écho  
  qu'une stance  
peignée seule à jamais d'abîmes  
  lors qu'au mûrier  
le pas s'accorde passacaille  
en ressac  
  et plâtre et mime  
son tombeau

Foin du malheur à dire :  
Coin au cœur de l'autre  
Croisé qu'assassine  
La rose unique de loin  
Sur fond vert  
De quatre bouteilles

A petits coups sûrs toute percée  
s'invente une caverne  
ménage un sourd charnier  
d'Hécate toutes  
ces âmes mécaniques que le rare  
manège oriental de l'astre-vent-dans-la-cour indiscerne :  
le pertuis du lézard est encombré de veuves,  
et l'homme laid emprunte la voix douze  
tandis que Circé chante en huit  
pour une abeille sans nombre...

Pour une gerce tu ressasses  
tout le gravier blanc  
hibou discret d'un rite cliquetant  
et nombre entier en deuil macères  
devant le buddleia

Mais aussi en clarté  
dissonant l'océan macère aux tables  
refendues  
        où le petit homme pied-bleu scrute  
la carie d'une étrille  
                        et se perd en cailloux  
aux noms lucides de vestales  
à chaque chute des cloisons;  
  calculé  
que ce soit  
quarante nacres plus tard qu'une oreille la figure lâche  
le peintre à l'envers  
                        échoue  
rougie sur la manchette de prières  
pliées  
        sous le bras le bruit  
désabrité d'un déficit d'archives et  
l'inchoative tare du vent sur  
le chemin des berniques

Hautes en doubles douleurs nos branchies enseignent  
l'enfant

ou Sagittaire  
le dernier mot cri du pré  
ras  
et la roue sans aubes qui plie et  
rit à la harpe  
autre d'un frère  
au nom enfoui

Tu vaux mieux paraît-il que ce pain mais que  
quoi?

pas que l'or épaulé de piètres résineux  
pythies devenues pitres, aphtes  
damasquinés pro-forma de Corinthe, et  
la plaine à peine sarclée de la scène du pâtre tu sais  
qui change l'écume en désert-Hespérides

Mais mieux d'îles en toits  
cligne  
la bouche seule aïeule vers  
quelle montre à  
poing d'orge?

intime éclat de la  
carte au hachoir des millièmes de rues  
aux noms de lagunes osseuses sinue  
à ouessant  
dans le promeneur frangé

la bouche seule esquisse  
le masque d'infini la gerce  
noire  
dans le clos muré des titans



Enfant clairière noire aux lèvres  
d'infinies larmes sans aucun  
son de  
          larmes  
sans le soi ni le la  
                          des larmes  
sans ce voile ajourant ni la voix qui ajourne  
  la parole  
perdue dans la peine déjà  
perdue  
          Enfant clairière aux grandes lèvres en seul  
  signe  
au seul sexe  
                  disjoint  
                          là  
en terrible clarté

à dire  
          le legs immonde d'un maigre corps  
          de plomb minuté  
          par les notaires châtrés de Saturne